

### Léo FERRE : Il n'y a plus rien

Préface - Ne chantez pas la mort - Night and day - Richard - L'oppression - Il n'y a plus rien (Barclay, 30 cm, 80.483, 31,70 F)

Léo Ferré a définitivement libéré ses orages d'images et de mots, ses bourrasques lyriques qui s'engouffrent dans nos rues désolées, ses fureurs et ses désespoirs nocturnes. Il n'y a plus de chansons maintenant chez Ferré, il n'y a plus rien, rien qu'une plainte ininterrompue, rien que des litanies sans cesse recommencées, rien que des imprécations lancées avec une conviction qu'on sent parfois sur le point de s'éteindre et qui s'en va puiser une nouvelle force au cœur même du désespoir.

Léo Ferré est définitivement grimpé sur un théâtre romantique où personne ne peut s'aventurer à le suivre : nous ne pouvons qu'assister au spectacle qu'il donne et l'accepter ou le refuser en bloc. Avec ce Ferré 73, il ne sied pas de jouer au critique, de chipoter sur tel ou tel point de détail, de juger ceci

mieux construit que cela ou cela plus réussi que ceci. Ces productions défient l'analyse, elles vous touchent immédiatement au plus profond ou bien l'on n'en écoute pas trois mesures. Si, on écoute deux des chansons de l'album si l'on est très timide ou très amoureux de son confort intellectuel : "Richard" et "Ne chantez pas la mort". La première bouleverse les règles de la chanson, elle aussi, mais elle est d'une pudeur et d'une sobriété que Ferré ne veut plus connaître que très rarement désormais. Les paroles de l'autre ont été écrites par Jean-Roger Caussimon et elles sont d'une poésie qui nous est familière depuis Cocteau au moins.

Ajoutons que les arrangements et la direction musicale sont de Ferré lui-même, et que c'est un travail d'une grande beauté : ces marches funèbres inlassables et têtues, ces appels perdus dans la nuit, ces violons voluptueux prometteurs d'un paradis auquel nous n'accéderons jamais, il n'y a que le Ferré des grands jours qui puisse se permettre de monter un tel spectacle sonore, un opéra où les larmes et le sang n'ont pas l'air d'être l'œuvre d'un maître maquilleur.

Michel PEREZ.



Disparson, avril 1973